

### Réponse à M. H. Lommel.

Les remarques de M. L., auxquelles il a bien voulu donner toute la netteté souhaitable, constituent un utile complément à mon livre. A vrai dire, elles ne rencontrent que sur un seul point fondamental l'objet propre du mémoire, qui est de décrire un état de langue, non de considérer explicitement — et autrement que par nécessité de méthode — la métrique et la transmission du texte.

Sur ces deux dernières questions, dont l'intérêt philologique est manifeste, M. L. se prononce une nouvelle fois dans le sens indiqué par ses travaux antérieurs et avec une compétence très enviable. L'expérience et aussi la franchise dont il fait preuve ne me rendent que plus sensible à l'accord qu'il a bien voulu me marquer concernant l'unique point de morphologie auquel il touche, à savoir l'inexistence des prétendus composés à 1<sup>er</sup> terme au nominatif singulier.

Sous l'angle grammatical, en effet, il importait seulement de reconnaître qu'une graphie de 1<sup>er</sup> t. en *ō*, en *a* ou en *ā* recouvre une seule réalité linguistique: un thème pur. Seule cette forme restituée intéresse une étude qui se place de propos délibéré — cf. Composés, p. VII, N.-B. — antérieurement aux vicissitudes de la transmission avestique.

---

C'est seulement sur cette transmission et sur ses effets que commence la divergence de nos vues. Là où j'ai essayé de prouver qu'*ō* et *ā* sont de simples substituts graphiques d'un *a* réel, M. L. considère les signes *ō* et *a* comme les transcriptions de deux graphies arsacides, l'une pleine, l'autre sommaire, d'un même *o* réel. — Que le signe *a* ait eu réellement une prononciation voisine de celle d'*o*, il n'est pas permis d'en douter, vu l'usage qui est fait des signes *ə*, *ā*; mais, que cette prononciation ait débordé le cercle étroit d'une tradition scolaire, est controuvé par le témoignage de l'*a*

persan, de l'a des emprunts arméniens, etc. Mais, c'est déjà en dire trop sur une question qu'il me sera permis, à l'exemple de M. L., de ne pas rouvrir ici.

Il importe plutôt d'examiner, à la lumière des critiques de M. Lommel, le bien fondé de ma propre démonstration. Celle-ci procède en deux étapes: 1<sup>o</sup>) l'apparition d'ō et ā en fin de 1<sup>er</sup> terme là où l'on attend a n'est-elle pas liée à la présence du point de séparation? 2<sup>o</sup>) s'il en est ainsi, la coupure du composé ou la forme du signe de coupure peuvent-elles rendre compte de cette substitution?

---

Concernant le 1<sup>o</sup>), il résulte des observations de M. L. que je me suis exprimé (§ 13) trop sommairement en écrivant que "jamais on ne rencontre un \**daēvōyasna*": l'exemple de *rānyōskəratay-* sans point suffit à limiter la portée de cet énoncé. Il ne reste pas moins certain que les cas de ce genre représentent une minorité infime. (Ils peuvent même n'être que des cas d'espèce: dans l'exemple cité, l'hésitation à mettre le point avant ou après l's a pu conduire à le supprimer; le cas de *pašō-čingha-* — écrit par erreur avec un point dans mon mémoire — s'élimine si on lit *prθu-čangha-* comme l'a proposé M. L.). Je ne considère, bien entendu que les ō qui apparaissent en finale de 1<sup>er</sup> terme, non pas ceux, de beaucoup plus nombreux, qui figurent à l'intérieur, comme dans *drugvōtqm* et les autres ex. cités par M. L. ci-dessus p. 93 sq., où l'ō sans point s'explique tantôt par une particularité de notation gâthique (devant y; cf. mes *Composés*, s. v. *x<sup>o</sup>āθrōyā-* avec référence à Bthl.), tantôt par l'hypothèse plausible que le point a pu aisément être supprimé là où il ne servait pas à couper un composé.

---

Pour la seconde étape, (2<sup>o</sup>), j'ai proposé prudemment deux explications de l'ō, dont une seule m'est personnelle, sans me prononcer sur leur valeur respective (p. 10) et — avec l'assurance que me donnait l'approbation de M. Wackernagel — une de l'ā en finale de 1<sup>ers</sup> termes gâthiques (p. 13; erratum: l. 20, lire *īša-*). Sur cette dernière, M. L. n'a pas eu à se prononcer, n'ayant pas envisagé cet aspect du

problème. — Les intéressantes critiques qu'il adresse aux deux autres ne me paraissent pas péremptoires.

A la p. 93 et en note de la p. 94, il s'étonne que l'on attribue aux scribes assez d'ignorance pour traiter, p. ex., un thème d'adj., devant suffixe de comparatif, comme un mot indépendant. Pourtant, si ce n'est là ce qu'implique l'emploi du point de séparation, que signifie donc celui-ci? M. L. a vu lui-même l'écueil de sa propre impression, selon laquelle le point serait comparable au *iti* des commentaires skr. Cette raison serait en effet impropre à rendre compte des cas où le point apparaît ailleurs qu'après *ō*, notamment après *a*. — Il faut bien admettre que le point, entre deux termes de composé comme entre deux mots consécutifs, est destiné à marquer une fin de mot. Il paraît dur à M. L. qu'un *gūśō.dūm*, p. ex., ait pu passer pour contenir un thème nominal; mais cela n'est pas nécessaire: il suffit qu'un procédé institué pour les cas où il s'agissait bien d'un tel thème ait été appliqué au hasard par les scribes, sans plus de système qu'ils n'en montrent, p. ex., dans leur façon toute capricieuse de mettre ou d'omettre le point.

Quant à l'action que la forme même du signe de séparation a pu exercer sur la transcription d'*a* par *ō*, ma façon de présenter l'explication de MM. Pagliaro et Messina semble impliquer que l'exemplaire arsacide notait la voyelle *ā*. A vrai dire, il est difficile de nier que l'aleph ait servi parfois à noter un *ā*, notamment dans les cas où l'on jugeait utile d'en préciser la place dans une suite de consonnes ou de sonantes. Telle est la doctrine d'Andreas, utilisée notamment pour expliquer *hvārat*. Et sans doute faut-il admettre que l'emploi n'était pas rigoureusement limité à ces cas et qu'ici encore les scribes ne suivaient pas de règle stricte. Mais, M. L. reconnaît, p. 89, que la notation ou l'omission de l'*ā* est sans importance pour la question qui nous occupe. Il suffit que la forme du signe de séparation ait pu contribuer à donner aux scribes et aux lecteurs l'impression que les 1<sup>ers</sup> t. de cp. finissaient fréquemment par *ō*. C'est à ce rôle concomitant que se réduit la cause invoquée par MM. P. et M.: M. Lommel a montré judicieusement qu'elle ne pouvait

être à elle seule efficace, puisque le signe de séparation, une fois pris pour un V, ne pouvait plus servir, avec sa valeur vraie, une seconde fois.

L'objection présentée sous B 4b appelle la réponse suivante: pour démontrer que la présence du point est une condition nécessaire de l'apparition de l'ō, il n'est pas indispensable de prouver qu'elle en soit aussi la condition suffisante. C'est ainsi que le point ne suffit pas à entraîner la notation d'a par ō dans *aša.paoirya-* etc. Ici comme ailleurs les scribes n'ont pas de règle.

En même temps qu'il discute la valeur réelle des graphies traditionnelles, M. L. touche au second des deux problèmes qui constituent la partie proprement philologique de l'étude de l'Avesta, à savoir la métrique des morceaux récents.

Dans la discrimination des passages, j'ai procédé comme si seules les suites d'octosyllabes étaient métriques. Ce n'est qu'une hypothèse de travail, dont la justification ne pouvait utilement figurer dès le premier volume de mes "Etudes". On espère en effet que la revision de toute la morphologie fournira de nouveaux repères chronologiques semblables à ceux qui résultent de l'étude des seuls composés. La morphologie et la métrique se prêteront ainsi une aide réciproque: le jour où il sera établi qu'en un grand nombre de cas, des formes plus anciennes apparaissent, à l'exclusion de formes plus jeunes, dans les suites d'octosyllabes (et strictement là), l'hypothèse se trouvera confirmée. Si le résultat déçoit l'attente, il faudra procéder à une revision, fondée sur la totalité des matériaux réunis, et à laquelle les vues défendues par M. Lommel apporteront un secours précieux.<sup>(1)</sup>

Liège,  
Inst. Or. de l'Université.

J. Duchesne-Guillemin.

<sup>1)</sup> J'ai volontairement limité cette réponse à des questions d'ordre général, ne désirant tenir compte des suggestions de détail que dans un "Supplément aux Composés de l'Avesta", où seront examinées aussi celles qui m'auront été adressées par d'autres savants.

